PETITE BIBLIO
PAYOT
CLASSIQUES

HENRI FOCILLON

ÉLOGE DE LA MAIN



C’est grâce à la main, au geste de la main, à sa virtuosité, que Rembrandt, Gauguin, Hokusai, parmi tant d’autres, artistes ou artisans, ont pu exprimer leur talent. Henri Focillon lui rend un magnifique hommage dans ce texte de 1939 tout de style, d’immense savoir et de poésie. Il est suivi d’un essai de l’ethnographe Robert Hertz (1881-1915), premier éloge de la main gauche dans un monde de droitiers.

Henri Focillon (1881-1943) est l’un des plus importants historiens de l’art du XX^e^ siècle. Poète, graveur, professeur d’esthétique à l’Université Yale, à la Sorbonne, à l’Université de Lyon, au Collège de France, spécialiste du Moyen Âge occidental et de l’art japonais, il est notamment l’auteur de *Vie des formes*.

HENRI FOCILLON
AUX ÉDITIONS PAYOT

Éloge de la main, suivi de : *La Prééminence de la main droite* (par Robert Hertz)

Vie des formes

Henri Focillon

Éloge de la main

suivi de

La prééminence de la main droite

(Robert Hertz)

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot sur

editions-payot.fr

Conception graphique de la couverture : Sara Deux -
Illustration : © Aline Zalko

Cet ouvrage porte le numéro 1290 dans la collection
« Petite Bibliothèque Payot »

Note de l'éditeur. Éloge de la main
date de 1939 et figure, chez certains éditeurs,
à la fin de la seconde édition de *Vie des formes*.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2025
pour la présente édition

ISBN : 978-2-228-93736-8

J'entreprends cet éloge de la main comme on remplit un devoir d'amitié. Au moment où je commence à l'écrire, je vois les miennes qui sollicitent mon esprit, qui l'entraînent. Elles sont là, ces compagnes inlassables, qui, pendant tant d'années, ont fait leur besogne, l'une maintenant en place le papier, l'autre multipliant sur la page blanche ces petits signes pressés, sombres et actifs. Par elles l'homme prend contact avec la dureté de la pensée. Elles dégagent le bloc. Elles lui imposent une forme, un contour et, dans l'écriture même, un style.

Elles sont presque des êtres animés. Des servantes ? Peut-être. Mais douées d'un génie énergique et libre, d'une physionomie – visages sans yeux et sans voix, mais qui voient et qui

parlent. Certains aveugles acquièrent à la longue une telle finesse de tact qu'ils sont capables de discerner, en les touchant, les figures d'un jeu de cartes, à l'épaisseur infinitésimale de l'image. Mais les voyants eux aussi ont besoin de leurs mains pour voir, pour compléter par le tact et par la prise la perception des apparences. Elles ont leurs aptitudes inscrites dans leur galbe et dans leur dessin : mains déliées expertes à l'analyse, doigts longs et mobiles du raisonneur, mains prophétiques baignées de fluides, mains spirituelles, dont l'inaction même a de la grâce et du trait, mains tendres. La physiognomonie, jadis pratiquée avec assiduité par les maîtres, eût gagné à s'enrichir d'un chapitre des mains. La face humaine est surtout un composé d'organes récepteurs. La main est action : elle prend, elle crée, et parfois on dirait qu'elle pense. Au repos, ce n'est pas un outil sans âme, abandonné sur la table ou pendant le long du corps : l'habitude, l'instinct et la volonté de l'action méditent en elle, et il ne faut pas un long exercice pour deviner le geste qu'elle va faire.

Les grands artistes ont prêté une attention extrême à l'étude des mains. Ils en ont senti la vertu puissante, eux qui, mieux que les autres

hommes, vivent par elles. Rembrandt nous les montre dans toute la diversité des émotions, des types, des âges, des conditions : main béante d'étonnement, dressée, pleine d'ombre, contre la lumière par un témoin de la grande *Résurrection de Lazare*, main ouvrière et académique du Pr Tulp, tenant au bout d'une pince un faisceau d'artères, dans la *Leçon d'anatomie*, main de Rembrandt en train de dessiner, main formidable de saint Mathieu écrivant l'Évangile sous la dictée de l'ange, mains du vieux perclus de la *Pièce aux cent florins*, doublées par les grosses moufles naïves qui pendent à sa ceinture. Il est vrai que certains maîtres les ont peintes de pratique avec une constance qui ne se dément guère, utile indice anthropométrique pour les classements du critique. Mais combien de feuillets de dessins trahissent l'analyse, le souci de l'unique ! Ces mains toutes seules vivent avec intensité.

Quel est ce privilège ? Pourquoi l'organe muet et aveugle nous parle-t-il avec tant de force persuasive ? C'est qu'il est un des plus originaux, un des plus différenciés, comme les formes supérieures de la vie. Articulé sur des charnières délicates, le poignet a pour armature un grand nombre d'osselets. Cinq rameaux

osseux, avec leur système de nerfs et de ligaments, cheminent sous la peau, puis se dégagent comme d'un jet pour donner cinq doigts séparés, dont chacun, articulé sur trois jointures, a son aptitude propre et son esprit. Une plaine bombée parcourue de veines et d'artères, arrondie sur les bords, unit au poignet les doigts dont elle recouvre la structure cachée. Son revers est un réceptacle. Dans la vie active de la main, elle est susceptible de se tendre et de se durcir, de même qu'elle est capable de se mouler sur l'objet. Ce travail a laissé des marques dans le creux des mains, et l'on peut y lire, sinon les symboles linéaires des choses passées et futures, du moins la trace et comme les mémoires de notre vie ailleurs effacée, peut-être aussi quelque héritage plus lointain. De près, c'est un paysage singulier, avec ses monts, sa grande dépression centrale, ses étroites vallées fluviales, tantôt craquelées d'incidentes, de chaînettes et d'entrelacs, tantôt pures et fines comme une écriture. On peut rêver sur toute figure. Je ne sais si l'homme qui interroge celle-ci a la chance de déchiffrer une énigme, mais j'aime qu'il contemple avec respect cette fière servante.

Regardez vivre librement les mains, sans l'appel de la fonction, sans la surcharge d'un mystère – au repos, les doigts légèrement repliés, comme si elles s'abandonnaient à quelque songe, ou bien dans l'élégante vivacité des gestes purs, des gestes inutiles : il semble alors qu'elles dessinent gratuitement dans l'air la multiplicité des possibles et que, jouant avec elles-mêmes, elles se préparent à quelque prochaine intervention efficace. Capables d'imiter par leur ombre sur un mur, à la lumière d'une chandelle, la silhouette et le comportement des bêtes, elles sont bien plus belles quand elles n'imitent rien. Parfois, tandis que l'esprit travaille, laissées à leur liberté, faiblement elles s'agitent. D'une impulsion elles émeuvent l'air, ou bien elles allongent leurs tendons et font craquer leurs jointures, ou bien elles se serrent étroitement pour former un bloc compact, un vrai rocher d'os. Et il arrive aussi que, levés, puis baissés l'un après l'autre avec une agilité de danseurs, selon des cadences inventées, les doigts fassent naître des bouquets de figures.

Elles ne sont pas un couple de jumeaux passivement identiques. Elles ne se distinguent pas non plus l'une de l'autre comme la cadette et